

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La croix sur la montagne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 275-279

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



La Croix sur la Montagne

— Vous allez voir, me dit le vieux berger, c'est le plus beau coin du pays.

Il secoua sa pipe, réveilla les cendres de l'âtre et ouvrit la porte. La lune étonnante de splendeur nous aveuglait. A nos pieds luisaient les toits serrés du village, sur les pentes, de rares lumières signalaient d'autres hameaux, dans la plaine, un scintillement d'étoiles répondait aux clartés du ciel et les montagnes adoucies s'enlevaient sur un fond laiteux.

— Voilà ! Son bras me montrait vers la gauche, sur une éminence aux arêtes nues et tranchantes dont les faces polies brillaient, une croix très haute. Elle montait de ce paysage comme une prière et tandis que la nuit accablait en leur repos tous les êtres de ce pays, elle continuait dans la solitude et le silence des lieux ses muettes supplications.

— Ah ! les gueux, murmura l'homme, ils ont voulu la descendre, la supprimer et nous l'avons faite plus grande.

Pauvres nous, que deviendrait-on sans elle ? Durant le jour, il y a les bêtes, les récoltes, les saisons qui ne se font plus, les vignes qui mangent ce qu'elles rapportent. Alors nous l'avons mise là, à notre place. Elle dit ce qui veille en nous. On ne l'a pas plantée les bras ouverts pour croiser les nôtres : occupe-toi du ciel, tandis que nous creusons la terre. Ces deux pièces de mélèze, ça ne compte que pour nos oublis passagers. Si elle n'était pas le signe de ce qui est, il faudrait l'abattre et la scier comme un mensonge, comme une tromperie. Est-ce que tu colles une étiquette de Malvoisie sur une bouteille de cidre doux ?

Sur la route en lacets qui de la capitale rampe sur la côte, la suit dans ses caprices, crépitait un moteur et le phare courait, bondissait dans l'espace.

— C'est à cause de la route. Personne avant ne connaissait le village. Quand elle fut achevée, ils vinrent de Lausanne. Les filles avec des culottes comme le fils du régent qui est aux études, les garçons avec de grosses lunettes et des boîtes vertes où ils mettaient des plantes que les bêtes ne mangent pas et un professeur, petit vieux qui chantait en parlant. Ils ne faisaient pas de mal disaient les voisins qui retiraient quelque argent de leur séjour. Mais le dimanche quand tout le monde se rendait à la messe, eux allaient rôder. Je n'aime pas beaucoup ce genre-là. Vous comprenez, ils venaient de Lausanne.

Je les vis un jour qui mesuraient la plate-forme où s'élève la croix. Tiens, tiens, que je me dis, qu'est-ce qui se passe ? L'un écrivait ce que l'autre criait avec son accent de là-bas. Fort beau, mes amis, on ne s'installe pas ici comme des corbeaux. Le terrain appartenait à la commune. Il y avait le président, le conseil, les électeurs et le curé. Maintenant, je puis vous le dire, *tout peut arriver*. Alors, j'avais quinze ans et j'étais un peu bête, comme on l'est tous à cet âge.

Un peu plus tard, on apprit que le conseil allait au Comptoir, sans déboursier un sou. C'était le professeur qui payait. Il paraît qu'ils burent de l'« Aigle » plus que de raison. On ne voit pas pourquoi on ne céderait pas ce terrain : peu d'herbe, beaucoup de vent. La vue ne rapporte rien. Ils ont été très gentils pour nous. Notre curé qui ne voyait pas de bon œil ce voisinage étranger se fâcha. Après tout, c'est à la commune, qu'on lui dit. Il

avait pour lui les tertiaires, les Enfants de Marie et la jeunesse qui redoutait la concurrence. Mais les vieux espéraient des affaires. On leur disait que vingt personnes dépenseraient leur argent durant trois mois, qu'on se fournirait au village. Jean Crétaz l'épicier se laissa prendre et ceux qui avaient du lait à livrer. On se réunissait, on discutait. Les opposants montaient chez le curé et se comptaient.

Quand vint le jour des votations, ce fut un beau spectacle. Les deux partis allèrent aux urnes en rangs serrés, au son d'un accordéon. Des femmes pleuraient. Chacun mit son billet dans l'urne, gravement, dans le silence d'une salle d'école. A midi, on sut que les partisans de la vente gagnaient. Et la croix, disait-on ?

D'après un article du contrat, on n'y « toucherait » pas. C'est l'essentiel, pensait-on. Les étrangers bâtirent un chalet tout proche. Ils regardaient les étoiles, ils rapportaient des plantes. Cependant, cette croix les gênait. Ils l'entourèrent de barbes de St-Jean où elle disparut à moitié et firent autour une plantation de sapins. Les herbes se multiplièrent, les sapins grandirent et la croix vieillissait. Elle disparut dans le bosquet, si bien qu'il fallait un œil de braconnier pour la distinguer des troncs serrés. Un printemps, elle tomba, et personne ne la releva. Le curé entreprit des démarches, il écrivit, on lui fit remarquer froidement que le contrat était respecté. On ne touchait pas la croix... Le conseil n'eut pas plus de succès. Nous sommes frais, grondait le président. D'autant plus que les provisions arrivaient de Lausanne et qu'ils buvaient du lait condensé. Eux riaient. Le conseil fit monter le premier avocat de Sion. Il examina les lieux, trinqua, parcourut le contrat. Il n'y a rien à faire, mes amis. Ils sont plus forts que vous. Et cela fit cinquante francs, à cause de la journée perdue. Cette année-là, dans les montagnes, le fœhn souffla plus que de raison, les avalanches dévastèrent les meilleures forêts de la commune et le bois déchiqueté qu'il fallut tirer du fond des gorges ne paya pas les ouvriers. La sécheresse chassa trop vite les troupeaux des alpages. Pour comble de malheur, une génisse propagea la fièvre aphteuse. Les autorités isolèrent le village. Alors plus de fromages, plus de marchés, plus d'argent. On ne sait pas ce que c'est qu'une croix de plus ou de moins sur

la terre. On se dit que c'est un perchoir d'occasion pour les oiseaux et lorsqu'elle tombe, rongée par les vers et l'eau, un banc pour s'asseoir dessus. On vit ce qu'il en coûtait d'avoir vendu la croix. La politique divisa le village et le malheur pesa sur tous. Ce bois sur lequel s'appuyait la main lourde de Dieu, une fois rompu, elle nous écrasa. Ses vertus éloignaient les sorts, les maladies et les tempêtes. Ce n'est pas un jardin botanique, le chalet avec ses sapins qui leur faisait peur. On finit par s'apercevoir qu'on filait du mauvais coton. Les garçons partaient le dimanche, les filles rentraient tard et sans excuse. Les parents se disaient de mauvaises raisons et le curé parlait dans le désert. Ça ne pouvait plus durer. La vieille Sophie qui tournait les cartes et guérissait les verrues prophétisa : Tant que la croix ne sortira pas du rocher, le malheur mangera au village. Les femmes répétèrent le présage. On savait où le bât blessait, mais le remède ? Jean Fournier qui travaillait à la Dixence parlait de faire sauter le chalet à la dynamite. L'un voulait affamer ces étrangers d'où venait tout le mal. Les processions n'arrangeaient rien. C'est la croix qui manquait. Le soir, on se réunissait trois ou quatre, avec un litre ; on avait son plan, sa combine, comme ils disent dans la plaine. Plus facile de dire que de faire. La justice, c'est pour tous et le bien du prochain, n'y touche pas. On aurait attendu jusqu'à la fin du monde. On serait mort en attendant et ceux qui nous suivront auraient attendu aussi. Un village c'est plus durable qu'un chalet, pensions-nous, la commune que des particuliers. Mais la patience s'use, la colère monte, et le vin l'échauffe. Un jour, on aurait pu perdre la tête, boire un coup de trop. Alors, vas-y, qu'on déloge, on est les maîtres ici. Vous ruinez le pays. Et ils n'auraient pas eu le temps de mettre leurs souliers. Mais ils auraient dit par Lausanne : il y a des sauvages, là-bas, soyez prudents. On est ce qu'on est, mais pas des sauvages. Il y a des sauvages qui ont l'air beaucoup plus civilisés que nous. On se tassait, on se raisonnait.

A la Notre-Dame d'août, ils montèrent au lac. On ne se promène pas ce jour-là. Pas un nuage, un ciel net comme le plat de la main, des cloches qui sonnent partout, et nous, en tenue et les femmes en grands atours. Pendant le sermon, le soleil qui était bleu sur la figure de notre

curé, s'éteint. La nuit entre par les fenêtres. Le sacristain allume un cierge pour le curé qui ne peut plus lire. On ferme son paroissien. La pluie peu à peu frappe les fenêtres ; des doigts qui jouent du tambour, puis des coups de marteau, et l'eau tombe de la voûte et des murs. On rentre chez soi, les habits mouillés, les cheveux collés sur le front, il fallait bien sauver le chapeau. Et le vent qui se lève encore, et la pluie qui redouble, et le tonnerre qui s'en mêle : un bruit de toiles qu'on déchire, des bois qui éclatent. La chambre qui n'a plus de parois et le village et le dehors tout près, plus jour qu'en plein jour. De l'eau, toujours de l'eau qui saute du toit dans la rue. On brûle des rameaux bénits, les enfants pleurent dans les jupes des mères. Les mères qui ne pleurent pas mais tremblent, à cause des enfants. Et tout à coup, un craquement plus fort, une lumière blanche, une lumière rouge. Les sapins flambent et la flamme, d'en bas, monte comme un serpent dans les branches, perce la fumée. Elle se tord, elle lèche le chalet, l'enveloppe. Les plus courageux s'élancent. J'y étais. On saute par-dessus la barrière du jardin. Rien à faire, la porte est fermée et le feu sort du toit, en soufflant, en crachant. Les vitres sautent et le feu crépite encore par là.

Le soir, comme ils ne rentraient pas, des guides partirent, toujours sous la pluie, dans la terre tendre comme du beurre. Le terrain miné par l'eau glissait sur les pentes rocheuses. Des champs entiers changeaient de place, doublaient les autres, et il fallait choisir son chemin. Quand ils revinrent tous, les habits raides comme des sacs, morts de fatigue, on leur raconta que la terre s'était fondue, qu'elle avait coulé sur la roche, trop lisse pour la retenir et qu'elle s'amassait encore sur les pentes moins raides. Il me restait rien des sapins et du chalet, rien du jardin. La pluie lavait à grandes eaux ce quartier de roc.

Ils en avaient assez. On les sécha et ils disparurent pour toujours. La commune racheta le terrain à moitié prix et le 14 septembre, une procession suivait une croix énorme que dix hommes portaient avec peine. Elle fut fixée dans la pierre et elle ne bougera plus. On est là pour la défendre.

Le berger se tut. La sombre croix, plus grande encore au milieu de cette féerie nocturne, régnait en majesté sur un pays qui n'appartient qu'à Dieu.

Edgar VOIROL